

NI DIEU NI MAÎTRE

Si Dieu existait, il faudrait
l'abolir.
BAKOUNINE.

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

PARAISANT TOUS LES HUIT JOURS

Notre ennemi, c'est notre
maître.
LA FONTAINE.

Clément LYON
CHARLEROI

Abonnements :

BELGIQUE

Trois mois 0.80
Six mois 1.60
Un an 3.00

Administration : rue Haute, 148

BRUXELLES

Abonnements :

EXTÉRIEUR

Trois mois 1.20
Six mois 2.40
Un an 4.80

INTERDIT!

Les complices de **Léon Say**, l'affameur de Decazeville, les ministres *intègres* qui président aux destinées de la France, viennent par complaisance pour le futur candidat à la Présidence, d'interdire le journal *La Guerre sociale*.

Nous relevons le défi lancé à ce vaillant organe, et à notre tour nous tiendrons haut et ferme le drapeau des revendications sociales.

L'Interdit continuera pour la France le service des abonnements et des dépositaires que *La Guerre sociale* se voit obligée d'abandonner.

Nous espérons que la confiance et les sympathies qui ont accompagnés la *Guerre sociale* pendant toute sa campagne, se reporteront sur **L'Interdit**.

18 MARS!

Si nous, anarchistes, célébrons cette date du 18 mars, ce n'est certainement pas pour entonner un *Te Deum* en l'honneur des hommes qui n'ont ni su ni voulu profiter de ce mouvement superbe du peuple, mais bien pour rappeler à nos amis les travailleurs que n'importe qu'elle révolution doit forcément échouer, si le peuple crée des chefs dans les grands jours de révolte.

Oui, le **18 mars** est une date glorieuse pour le prolétariat **universel**; car, dans cette journée mémorable, le peuple fit la révolution *anarchiquement*! Il n'avait ni chefs, ni généraux pour le commander. Aussi sa première besogne fut excellente : *Exécution des généraux-fusilleurs Lecomte et Clément Thomas*.

Dans la soirée du 8 germinal (18 mars), quand ce fameux *Comité central*, qui avait son siège rue Basfroi, eut connaissance du mouvement révolutionnaire de la journée, qu'il n'avait *ni prévu ni commandé*, il perdit la tête. Au lieu de continuer la lutte si bien commencée, le Comité s'amusa à nommer dix différentes commissions et décréta que les séances de la *Commune* ne seraient pas publiques!

Quand le compagnon Vésinier disait au grand général Eudes d'aller occuper la Banque de France et le Mont-Valérien, celui-ci répondait : *Nous allons dîner maintenant au ministère de l'intérieur; après, nous verrons!*

A partir de ce moment, 19 mars, la Commune fut perdue; ce n'était plus qu'une question de temps. On laissa, pendant tout le

régne de la Commune, la Banque de France aux mains du sinistre vieillard pour y puiser à pleines mains afin d'organiser une armée pour détruire la Commune, tandis que cette dernière osait à peine prendre quelques centaines de mille francs. Voilà la faute. Toujours le respect de la propriété!

Et cette autre date du **18 mars 1848**? Personne n'y songe! Pourtant elle fut aussi belle, cette journée, que celle du 18 mars 1871. C'est l'anniversaire de la grande révolution sanglante de **Berlin**, où les troupes royales furent chassées et où le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, fut forcé par les révolutionnaires de venir saluer militairement les hommes du peuple, morts et blessés pour la liberté; où le prince royal, l'empereur Guillaume actuel, pour échapper au massacre, se sauva déguisé en cocher de fiacre. (Comme cette révolution n'est guère connue de nos lecteurs, nous lui consacrons un article spécial dans un de nos prochains numéros.)

Cette révolution dura 20 mois en Allemagne et ne fut vaincue qu'après plusieurs batailles en rase-campagne et après le siège des forteresses de Rastadt, Mannheim, etc., qui se trouvaient au pouvoir des insurgés. La répression fut aussi terrible qu'en mai 1871.

Et malgré tant de dévouements, tant de sang versé, qu'est-ce toutes ces révolutions ont produit, travailleurs? Qui a créé cet homme vide, vicieux et misérable de nos jours? Cette femme superficielle, vaniteuse et hypocrite? Qui a créé ces bourgeois hybrides et doctrinaires, ces paysans amis du despotisme militaire, attaché à la glèbe de l'égoïsme et de la propriété; ces ouvriers fous de tambours et de carnaval, tous ces citoyens manqués, tous ces nouveaux autocrates plus laids, plus mal bâtis que les anciens, toutes ces curiosités d'histoire naturelle??? Ce sont les révolutions avortées de 1789, 1830, 1848, 1871 qui n'ont pu enfanter le véritable citoyen, qui ont été corrompues et renversées avant d'avoir atteint leur but et dont les efforts abortifs ont produit les *prétentions de la sottise et du servilisme, les monstres bourgeois et rustiques, les larves, les êtres inqualifiables que nous voyons s'agiter sous nos yeux*.

Eh! bien, travailleurs, la révolution prochaine sera autre que celles passées! Elle sera terrible et ne cessera pas tant qu'il existera un bourgeois ou un de ses rejetons sur terre!

A mort donc ceux qui voudront se placer au-dessus de nous pour nous dicter des lois!

Plus de lois! Plus de gouvernements!

Mort aux bourgeois et aux affameurs!

Vive l'Anarchie!

Les RÉVOLUTIONS PASSÉES

Lorsque nous envisageons froidement les crimes, les inégalités, les iniquités de la société, et que nous concluons à la Révolution violente comme remède, seul efficace; lorsque nous critiquons les socialistes autoritaires qui veulent d'abord prêcher des réformes illusoires, pour ne s'occuper de la Révolution qu'après que la classe ouvrière sera maîtresse du pouvoir; lorsqu'enfin nous déclarons que la Révolution doit se faire sans chefs, sans mot d'ordre d'aucune sorte; aussitôt on nous traite de fous, d'énergumènes, d'utopistes. On nous répond que les révolutions n'ont jamais servi qu'à verser du sang inutilement; qu'il vaut mieux, avant de penser à en faire éclater une nouvelle, réaliser les réformes, *des réformes pratiques*, et qu'enfin, si elle éclate, il faut bien guider le peuple pour éviter les excès.

Un point nous est acquis. Ce ne sont pas les anarchistes, c'est Eugène Sue, le romancier populaire, qui a, dans une œuvre immortelle, les *Mystères du peuple*, démontré clairement la vérité de cette phrase qu'il a écrite en exorde : « Les révolutions, *quel que soit la répression qui les suit*, ont plus fait pour l'émancipation et pour le progrès que des siècles d'écrits et de discours. »

Nous avons, bien des fois déjà, démontré l'inutilité des réformes qu'on propose actuellement. Constatons que les gouvernants nous ont bien compris. Voit-on actuellement les socialistes-révolutionnaires (?) faire des propositions aux gouvernements? Certainement oui, en France, en Belgique, en Angleterre, en Amérique, les *desiderata* se succèdent auxquels les gouvernements ne font pas le moins du monde attention, leurs préoccupations se trouvant portée d'un autre côté dont nous parlerons plus loin.

Avant cela, ouvrons l'histoire des révolutions passées; nous y verrons, bien démontrées, bien convaincantes, les causes de leur non-réussite.

Révoltes des esclaves en Laconie

Les Ilotes étaient les descendants de deux peuples réduits en esclavage par les Spartiates. Malgré l'oppression et l'abrutissement, ils ne pouvaient oublier leur ancienne liberté, ils conspiraient. Les Spartiates, inquiets, évitèrent la vengeance de leurs esclaves en les poussant à fonder une colonie à Tarente. Voici, dès l'origine, une réforme qu'on nous prêche, l'émigration étouffant la révolution. Un roi leur ayant promis la liberté, ils conspirèrent encore et, enfin, ils profitèrent d'un tremblement de terre qui épouvantait les Spartiates pour lever l'étendard de la révolte. Pendant dix ans ils luttèrent (464-454 avant l'ère chrétienne) et ils finirent par capituler sur la foi d'un traité qui leur accordait la liberté, s'ils quittaient le pays. Ils s'établirent à Naupacte. Le traité fut si bien respecté que deux mille Ilotes furent massacrés. Pour éviter une nouvelle révolte, les Spartiates feignirent de vouloir récompenser ceux d'entre les Ilotes qui avaient

Le prix de la propagande révolutionnaire parlementaire!

NOS PROPAGANDISTES

Le prix de la propagande révolutionnaire par le fait!



BASLY

A. Julius Lieske — B. Antoine Cyvoct — C. Sophie Pérowska
D. Pierre Kropotkine — E. Hermann Stellmacher

REINS DORF

rendu des services à l'Etat. Tous ceux qui se présentèrent furent massacrés sans pitié. Jusqu'à la prise de Sparte par les Romains, les choses demeurèrent en l'état. Les Ilotes avaient recouvré une partie de leur liberté par la Révolution, mais celle-ci avait échoué parce que les esclaves avaient eu foi dans les promesses de leurs maîtres. Hélas ! les esclaves actuels ont encore la même confiance.

Guerre des esclaves en Sicile

Dans un de nos prochains numéros nous publierons un article à part, concernant cette révolte anarchiste, laquelle peut servir d'exemple à la prochaine révolution.

Guerres de Spartacus en Italie

Spartacus est une des figures sublimes qu'on rencontre de loin en loin dans l'histoire. Esclave, on le fit Gladiateur ! Il servait de jouet aux riches Romains. Il avait toujours passionnément aimé la liberté ; déserteur maintes fois, il retombait toujours dans l'esclavage. Spartacus résolut de fuir encore et entraîna 73 de ses camarades à sa suite. Le format de notre journal ne suffirait pas à raconter ces révoltes sublimes (73-69 avant l'ère chrét.). Il fut peut-être le seul homme que la grandeur ne pervertit pas. Maître d'une partie de l'Italie, sentant que Rome allait le terrasser, il proposa à ses soldats (70,000 hommes) de passer les Alpes et de fonder au-delà une République. Il avait compris la cause de l'inégalité parmi les hommes, et il avait hanni l'or et l'argent de son armée comme il aurait hanni le bannir de sa République. Mais la vanité des autres chefs et surtout de Crixus, qui voulait conquérir Rome, fit que cette Révolution, véritablement sociale, avorta encore. Décimée, vaincue, l'armée se désorganisa et Spartacus mourut avec la douleur de voir ses compagnons d'armes retomber dans l'esclavage.

La division parmi les chefs entraîna vers sa ruine le plus beau mouvement révolutionnaire de l'antiquité. Ainsi donc, voici trois révolutions avortées, voici du sang versé inutilement. Non, car si elles ont avorté, un grand enseignement s'en dégage : les chefs sont nuisibles à l'œuvre révolutionnaire, les promesses des maîtres ne doivent pas arrêter le torrent révolutionnaire, car aucune de ces promesses ne sera tenue. Mais que les actes succèdent aux actes ; même réprimés, ils inspirent la peur aux heureux qui d'eux même et sans en être priés, se dépêchent alors d'accorder aux révoltés une amélioration à leur sort : l'esclavage fait place au servage !

L'Insurrection au Moyen-Age

Pendant le moyen-âge, les grandes révolutions qui se produisirent n'eurent d'autre but que la politique et la religion. Les serfs changeaient de maîtres et c'était tout. Le mouvement économique qui doit affranchir les serfs se prépare cependant, les insurrections se succèdent, les Vagres, les Bagaudes, les paysans en Allemagne, les Jacques en France attaquent tour à tour la société.

Le plus grand facteur du progrès fut l'insurrection. Les serfs trouvèrent un germe de liberté dans le mouvement qui poussait leurs maîtres aux Croisades. Ils voulurent la conquérir complète, et là où ils rencontrèrent de la résistance, il y eut désormais des combats. Ce fut alors, c'est-à-dire au douzième siècle, qu'éclata l'insurrection d'où sortirent les Communes. Cependant le servage durait encore en France dans les terres du roi et des seigneurs. Louis XVI, cédant à la pression de son siècle, l'abolit enfin dans les domaines de la couronne, mais il n'osa porter la main sur le servage des terres seigneuriales, et ce fut la Révolution qui eut encore la gloire de détruire partout ce reste impur de l'esclavage.

Il nous reste à faire l'histoire des révolutions depuis un siècle. Là encore, nous ne nous occuperons que de celles qui ont un caractère socialiste.

La Révolution de 1789

Qu'a fait le peuple dans la Révolution ? — Tout. — Qu'est-il devenu ? — Rien. Cette parodie de la célèbre phrase de Siéyès est vraie de tous points ! C'est le peuple, ce sont les paysans qui, en 1789, détruisirent les titres de propriété qui faisaient la force de la noblesse et du clergé. Ce ne sont point les décrets de la nuit du 4 août qui firent cette révolution dans la propriété. Ce fut le peuple qui prit la Bastille, qui fit prisonnier le roi, qui s'empara des Tuileries. Ce fut partout et toujours le peuple, sans chefs dans toutes les occasions ! Plus tard, ce fut encore le peuple qui terrorisa les nobles et qui força la main à la Convention pour l'exécution du roi.

Mais qui profita de cette lutte du peuple contre tous ? Ce furent ceux que le peuple nomma ses représentants ! Ce fut la bourgeoisie qui se chargea de mettre l'ordre en s'emparant des biens nationaux. Ce fut elle, qui avait beaucoup promis, qui prépara de longue main l'empire pour mettre un frein à la Révolution dont elle n'avait plus besoin pour s'établir.

La Révolution de Février et Juin 1848

La première fut essentiellement politique. Les républicains — socialistes dans leurs écrits — se servirent encore une fois du peuple pour renverser

la royauté et prendre sa place. Mais les prolétaires, chez qui germaient déjà l'idée de liberté et d'égalité sociales que nous proclamons, se méfièrent cette fois des promesses. Ils accordèrent trois mois au pouvoir pour réaliser le programme des grandes réformes ; et, ce temps écoulé, les choses n'étant pas changées, la population se leva pour revendiquer ses droits. Sans chefs, puisque ceux-ci avaient trahi, les Parisiens ne durent la défaite qu'à leur magnanimité pour leurs ennemis et aux préjugés qui leur faisaient respecter la propriété de ceux qui les avaient dépouillés. Un grand enseignement se dégagea pourtant de cette tentative avortée : lorsqu'en décembre 1851, les massacreurs de Juin 48 demandèrent à leur bon peuple de terrasser le Coup d'état, les travailleurs envoyèrent leurs députés se faire pendre ailleurs.

La Commune de Paris

Le premier article de ce numéro étant spécialement consacré à la Commune, nous ne voulons que faire remarquer en passant que si les Parisiens n'avaient pas été absorbés par les élections à faire, que s'ils n'avaient pas attendu le signal du Comité central, le 19 mars ne se serait pas passé sans que Versailles et le gouvernement soient entre les mains des insurgés qui auraient ainsi, par leur succès, donné le signal de la Révolution universelle. Au lieu de cela, on a parlé, on a laissé Thiers organiser la répression ; et enfin, par les vieux préjugés que les meilleurs avaient encore, on a monté la garde devant la fortune commune jusqu'à ce que la bourgeoisie soit disposée à en reprendre possession.

La Révolution sociale prochaine

Nous disions plus haut que les gouvernants nous ont compris avant le peuple. Ils sentent que le danger n'est pas dans les réformateurs socialistes ; ils voient poindre, comme complément naturel de leur société, une Révolution sociale que leur intérêt les pousse à reculer le plus possible.

Pour ce faire, ils n'avaient qu'un moyen. Ils s'en sont saisi. Comme un chasseur surprit par un lion en fureur cherche à l'amuser en lui jetant des vêtements et du pain, de même la bourgeoisie a été surprise par le brusque réveil du lion Révolution, qu'elle croyait mort. Elle connaît la douceur de son ennemi, lorsqu'on lui fait ronger des os, et elle les lui prodigue : en Angleterre, elle tend à rendre propriétaires de la maison qu'ils habitent ou du champ qu'ils cultivent tous les paysans et même les habitants des villes ; en France, la grève de Decazeville va avoir pour conséquence de faire des mineurs des associés de l'Etat qui exploitera les mines au nom de tous ; enfin en Allemagne, il n'est pas jusqu'à von Bismarck, l'autoritaire, qui ne mette en pratique le socialisme d'Etat prêché par les divers partis ouvriers.

Le peuple n'en sera pas plus heureux, c'est de la poudre aux yeux et rien de plus, mais c'est vingt ans de plus de jouissances pour la bourgeoisie si nous n'y mettons obstacle en imitant partout l'exemple des mineurs de Decazeville et des ouvriers anglais.

Ne suivons pas les errements du passé, que les fautes servent au moins à nous les faire éviter, que le peuple ne se fie qu'à sa force et qu'il supprime radicalement, en même temps que la société bourgeoise, tous les ambitieux qui tenteraient de s'emparer du pouvoir au lieu de le supprimer.

NOTRE GRAVURE

Notre dessin montre la différence qui existe entre les anarchistes, ces hommes qui prêchent la propagande révolutionnaire par le fait, et les révolutionnaires-parlementaires qui préfèrent le suffrage universel à opposer comme unique remède aux maux dont souffre le prolétariat.

Basly touchant son indemnité parlementaire, 25 francs par jour ; Reinsdorf, l'anarchiste, marchant au supplice.

Au milieu se trouvent les portraits de Sophie Pérowska, Stellmacher et Lieske, morts pour la cause du peuple. Cyvoct, con-

damné à mort, peine commuée en travaux forcés à perpétuité, et Kropotkine, le gracié d'hier.

Nous publierons la biographie de chacune de ces victimes de la bourgeoisie.

Auguste Reinsdorf

Les biographies des prolétaires se ressemblent presque toutes : nés dans la misère, ils meurent pauvres ; instabilité de l'existence, maladies et souffrances morales les accompagnent partout. Mais un prolétaire combattant a en outre à souffrir de se voir pourchasser d'une ville à l'autre, de se faire emprisonner et, finalement, de se voir assassiner légalement.

Auguste Reinsdorf a passé lui aussi par toutes ces phases. Né le 31 janvier 1849 à Pegau, il fréquenta les écoles jusqu'à l'âge de 14 ans ; puis il apprit le métier de compositeur-typographe. Son apprentissage fini (1867), il alla sur le trimard. Travaillant dans plusieurs villes, entre autres à Francfort-sur-le-Mein, Stettin, Naumbourg, Berlin, Hanovre, Mannheim, Fribourg en Brisgau, et lors de la guerre franco-allemande, il se dirigea vers la Suisse. Il trouva de l'ouvrage à Genève et y rencontra une masse de réfugiés politiques. Il fréquenta les réunions publiques et devint socialiste-démocrate.

La manière d'agir des démocrates-socialistes ne lui convint plus et devint par cela bientôt anarchiste. Reinsdorf quitta Genève pour aller à Paris, de là à Londres, Bruxelles, Luxembourg et Leipzig. Dans cette dernière ville il travailla à l'imprimerie Metz & Willig ; ses patrons furent forcés par la Société des maîtres-imprimeurs de le renvoyer, à cause de ses opinions anarchistes. Par ce congé, il fut de nouveau forcé d'aller sur le trimard et trouva de l'embauche à Pest, en Hongrie. A cause du minimum de son salaire, il quitta bientôt cette dernière ville pour se diriger vers Berlin.

Après un court séjour dans cette ville, il se rendit à Fribourg en Suisse où il trouva de l'occupation. Mais comme les calotins occupaient le pouvoir dans ce canton, il fut obligé de quitter cette ville. Reinsdorf retourna à Berlin, où il fut condamné à 7 mois de prison, parce qu'il se trouva mêlé dans le procès de haute-trahison de Bräuder. Sa peine subie, Reinsdorf fut expulsé de Berlin ; il retourna à Leipzig. Quant le petit état de siège fut proclamé dans cette ville, Reinsdorf fut aussi expulsé d'ici. Ses patrons firent même des démarches pour faire révoquer cette expulsion, mais elles restèrent infructueuses.

Après toutes ces pérégrinations, notre ami retourna à Pegau, sa ville natale, afin de se reposer pendant quelques semaines pour se mettre de nouveau sur le trimard.

Reinsdorf se dirigea vers la France et trouva de l'ouvrage à Nancy. Mais dans cette dernière ville il fut tellement tracassé par la police, qu'il perdit sa place. Il partit aussitôt pour Luxembourg, où il restait quelques semaines chez un confrère, en compagnie duquel il partit pour l'Allemagne. A Munich, Reinsdorf fut condamné à 4 mois de prison pour avoir distribué des brochures anarchistes. Plus tard, il obtint une place comme prote d'imprimerie chez Menner, à Pforzheim. Quittant cette dernière ville, il se rendit à Dusseldorf et de là à Elberfeld. Après un long séjour dans cette dernière ville, il eut l'intention d'aller à Hambourg : c'était en octobre 1883 ; mais il tomba si malade qu'il fut obligé de rester pendant sept semaines à l'hospice Saint-Joseph. En quittant ce dernier, il se rendit à Hambourg où il fut de nouveau obligé de rentrer à l'hospice. Le 9 janvier 1884, Reinsdorf quittait l'hospice et fut arrêté par la police dans la soirée du 11 janvier.

(A suivre.)

Imprimerie Eg. Govaerts, rue de l'Étuve